

LES RUINES DE MON COUVENT

PAR
M. LÉON BESSY.

I.

Je naquis sur les flots; l'Océan est ma patrie. Mon père était navigateur, et ma mère l'accompagnait ordinairement dans ses voyages. Je ne me souviens pas d'avoir senti sur mon front les baisers de cette tendre mère, car j'avais un an à peine quand elle mourut. Son corps, placé dans un cercueil grossier auquel on attachait un vieux canon, fut enseveli dans l'abîme. De là vient, peut-être, que la fureur des ondes ne m'a jamais effrayé. Quand la tempête mugissait et que les vagues s'élevaient comme des montagnes, je croyais voir dans la blanche écume de leurs cimes l'esprit de ma mère qui m'appelait, et me faisait signe d'aller me reposer à ses côtés.

A l'âge de six ans j'étais un véritable marin, et je m'étais pris d'un vif attachement pour le *Saint-Raphaël*, brigantin qui m'avait vu naître. C'était un navire intrépide, et quand il marchait à toutes voiles et signalait sa vitesse en avançant un autre bâtiment, je faisais éclater ma joie par des cris de victoire.

Etions-nous surpris par un coup de vent, le désordre avec lequel les matelots couraient çà et là pour serrer les voiles était une de mes plus douces fêtes. Devenait-il impossible de se tenir sur le pont et laissons-nous l'ouragan nous emporter à la dérive, je sentais mon jeune cœur tressaillir d'un indicible enthousiasme. Quand la bourrasque se changeait en une vraie tempête, et qu'au milieu d'une profonde nuit on voyait briller les éclairs et l'on entendait gronder la foudre, personne ne pouvait m'arracher du grand mât auquel je me tenais cramponné, contemplant d'un oeil ferme cet épouvantable spectacle. Puis, après que l'orage était dissipé et que tout était rentré dans le calme, mon père m'emportait dans sa cabine, et là se passait entre nous la scène la plus émouvante. C'est dans ces moments solennels que je fis le doux apprentissage de la tendresse filiale.

Ma tête appuyée contre sa poitrine, il me regardait fixement jusqu'à ce que ses yeux se remplissent de larmes. — « Enfant, me disait-il alors, n'est-il pas vrai que tu aimes bien ton père? Tu le vois, il travaille jour et nuit pour toi. Touche ces rides, ajoutait-il en promenant mes doigts sur son front, c'est ma constante sollicitude pour ton sort qui les a creusées. Vois ces mains endurcies; elle ne se donnent aucun repos, afin que le pain de l'avenir te soit assuré. Et pourtant je n'ai pu jusqu'ici te mettre à l'abri de la misère que pour le jour présent, car, quant au lendemain, je ne l'entrevois jamais qu'à travers un nuage de ténèbres. Pauvre Manuel, ah! pourquoi t'ai-je donné l'être, si je ne puis te donner le bonheur? »

— « Moi aussi, lui disais-je, ô mon père, je veux travailler et gagner beaucoup d'argent, pour que nous puissions acheter un autre brigantin qui n'appartiendra qu'à nous seuls; et alors nous irons loin, bien loin. N'est-ce pas, père? »

Puis je couvrais son visage de baisers, et il me reportait sur le tillac.

J'étais déjà tellement aguerri contre les vents et les coups de mer, que rien ne m'était insupportable comme le calme plat. Dans ces moments, le ciel se couvrait d'une sorte de vapeur condensée qui nous enlevait presque la vue des côtes. La tranquillité uniforme d'une mer sans vagues nous semblait un anéantissement de l'Océan.

Le calme ne m'était agréable que par les belles nuits d'été. Accoudé sur le couronnement de la poupe et les joues appuyées sur mes deux mains, je m'abandonnais au roulis cadencé du navire, tandis que mes regards erraient avec extase parmi les trames argentées que la clarté de la lune faisait glisser à la surface des eaux. Quelquefois je suivais dans leur chute rapide ces lumineux météores connus sous le nom d'étoiles filantes. Leur éclat momentané, leur course fugitive et leur prompt disparition dans l'espace me causaient toujours une sensation douloureuse. La première fois que je vis la pleine lune se lever majestueusement à l'horizon, je la pris pour un immense phare. Pendant quelques minutes elle brilla, non pas de cette lumière blanche et pure dont le suave rayonnement a tant de charme pour les âmes mélancoliques, mais de la lueur rougeâtre propre à un corps incandescent. Celui qui n'a jamais navigué ne connaît ni la nuit, ni ses constellations. Le spectacle de cette voûte infinie, dont le fond obscur est semé d'une innombrable multitude d'étoiles étincelantes, m'a toujours paru plus magnifique et plus splendide que celui du plus beau jour, alors que le soleil répand de toutes parts ses torrents de lumière.

C'est ainsi que j'eus dans mon enfance beaucoup de jours agités et quelques nuits enchantées; mais ces jours et ces nuits n'ont laissé que de légères traces dans ma mémoire. Le seul souvenir ineffaçable qui me reste de cet âge innocent est celui de la funeste catastrophe qui en marqua la fin.

Un soir nous voguions en silence, le vent en poupe, quand je vis mon père fixer d'un air inquiet sa longue-vue sur un point de l'horizon.

— « Manuel, me dit-il, que vois-tu dans la direction du Sud-Ouest? »

— « Une bonnette de cacatois. »

— « Je ne m'étais donc pas trompé, ajouta-t-il tristement. »

En même temps il dirigea sa longue-vue vers les autres points de l'horizon. Mais l'on n'apercevait partout que la mer. Ainsi nous étions seuls en regard d'un objet qui causait à mon père les plus vives alarmes. Ce point blanc, cette voile triangulaire, qui ne se montre au sommet des navires que dans les jours les plus calmes, indi-

quait en effet, attendu le vent frais qui soufflait alors, que nous avions attiré l'attention d'un vaisseau ennemi.

En 1813, époque de cet événement, la Méditerranée, sur laquelle nous naviguions, était une mer anglaise, et le pavillon britannique y régnait en maître. Cependant quelques navires français, excellents voiliers et fortement équipés, se montraient de temps en temps en pleine mer, et étaient devenus le fléau du commerce de l'Angleterre et de ses alliés. Jusque-là nous avions eu le bonheur de n'apercevoir aucun de ces vaisseaux si redoutés, et nous n'avions fait d'autre rencontre que celle des croiseurs anglais qui nous protégeaient. Il était donc naturel que cette voile, qui paraissait à l'improviste à l'extrémité de l'horizon, inspirât à mon père les plus grandes inquiétudes. Notre équipage, composé de dix hommes, monta sur le pont, et se réunit autour de nous avec les marques d'un vif intérêt. La longue-vue passait de main en main. Quelques-uns, doutant encore que l'objet en question fût une voile, espéraient que le vent dissiperait d'un moment à l'autre cette vapeur légère. Nous avions à bord trois longues-vues : celle dont nous nous servions d'ordinaire, et que l'on appelait simplement la longue-vue, la lunette de nuit, qui nous permettait d'apercevoir les objets malgré l'obscurité, mais qui les montrait renversés; et enfin la longue-vue de chasse, d'un usage très-rare, marquant si l'objet observé s'éloignait ou se rapprochait, et indiquant, au moyen d'une échelle graduée, la distance en milles qui le séparait de nous.

Mon père me demanda ce dernier instrument et resta quelque temps en observation.

« Il est nécessaire de larguer tous les focs et de bien déployer les voiles, » dit-il après quelques minutes.

Il avait prononcé ces mots à demi-voix, comme s'il se fût parlé à lui-même. Néanmoins ses ordres furent exécutés avec tant de célérité que, peu d'instants après, le navire marchait sous toutes voiles. Les matelots, voyant que l'on était obligé de recourir aux moyens extrêmes, avaient aussitôt reconnu l'imminence du péril.

Pendant une demi-heure nous gardâmes tous le plus profond silence. Notre brigantin fuyait rapidement sur les flots. Nous avions exigé de lui un suprême effort, il s'y prêtait de bonne grâce. En ce moment était engagée une lutte à mort entre deux ennemis qui s'apercevaient pour la première fois au milieu de l'immensité des mers. J'aurais voulu donner des ailes aux vents, non pas tant pour échapper au péril que pour voir notre navire sortir victorieux de cette joute acharnée. Le sillage qu'il laissait à la surface de l'onde courait en droite ligne, sans offrir, de près ni de loin, la moindre flexion. Le pilote exécutait sa manœuvre avec une rare habileté. Mais lorsque nous prolongions du regard, à partir de son dernier flocon d'écume, la ligne droite dont je viens de parler, toujours nous apercevions au loin, exactement dans la même direction, cette voile fatale, preuve manifeste qu'un autre navire suivait nos eaux et nous donnait obstinément la chasse.

« Il nous gagne de vitesse, dit enfin mon père d'une voix si basse que le pilote et moi pûmes seuls l'entendre. Et pourtant, ajouta-t-il avec amertume, nous avons fait tout ce qui dépendait de nous. »

— « La nuit peut nous venir en aide, murmura le pilote sans presque remuer les lèvres. »

— « Avec un semblable ennemi, non, reprit mon père. »

En ce moment le disque du soleil se plongeait au loin dans les flots. Le vent faiblissait peu à peu. On entendait par intervalles le bruit des voiles qui frappaient contre les mâts, jusqu'à ce qu'une rafale passagère revint les gonfler. Mon père défendit à l'équipage de fumer et d'allumer aucune lumière. Il prit la longue-vue de nuit, et ne perdit pas un instant de vue la voile mystérieuse qui s'acharnait à notre poursuite. Au bout d'une heure il me donna la longue-vue en me demandant si je distinguais quelque chose du côté du vent; je la lui rendis sans avoir rien pu découvrir.

L'horizon s'était obscurci. Aucune étoile ne brillait au ciel, et bientôt nous fûmes plongés dans l'obscurité la plus profonde. Une brume épaisse nous enveloppait, et nous empêchait de nous reconnaître les uns les autres à deux pas de distance. Nous ne pouvions donc apercevoir l'ennemi, et il était impossible qu'il nous aperçût.

Mon père prit sur le champ son parti. Comme nous avions le dessous pour la vitesse, nous devions, en suivant la même direction, tomber infailliblement le lendemain entre les mains de l'ennemi. Il nous fallait donc chercher notre salut dans quelque autre expédient. Les ordres furent donnés en conséquence. En un clin d'oeil la proue tourne sur elle-même, et bientôt nous marchons à l'encontre de notre adversaire, en nous écartant toutefois de sa ligne au moyen d'un angle que le vent aussi bien que notre sûreté nous obligent de décrire.

En vain essaierais-je de peindre l'anxiété qui nous dominait pendant que nous nous rapprochions ainsi de l'objet qui nous inspirait une si grande terreur. Et pourtant il nous fallait passer assez près de lui, si nous voulions être le lendemain matin hors de sa vue. La brume nous protégeait. Cette brume qui nous avait été si souvent insupportable, parce qu'elle nous cachait la vue de la terre et les brisants, était notre seule ressource dans ce danger. Nous plongeons avidement nos regards dans l'obscurité, tremblant de voir se dissiper ces ténèbres amies qui favorisaient la hardiesse de notre entreprise. Nous souhaitons que les vagues de la mer se couvrirent de vapeurs encore plus épaisses, pour que la voile dont nous étions entourés devint aussi plus impénétrable.

Après que nous eûmes suivi pendant une heure notre nouvelle route, nous nous pressâmes tous, poussés par le même instinct, autour du pilote. D'après le calcul des matelots, nous décrivions alors, à un mille de distance et en sens inverse, une ligne presque parallèle à celle de notre adversaire; quelques minutes encore, et nous l'aurions dépassé, tandis qu'il continuerait de nous chercher dans une direction opposée, et augmenterait ainsi à chaque instant la distance qui nous séparait. Notre pauvre navire se comportait à merveille. Il obéissait aussi bien au gouvernail contre le vent qu'il avait fait naguère avec le vent. Un peu incliné à babord dans le souple balancier

ment de son tangage, à peine la charpente de sa coque faisait-elle entendre quelques faibles craquements, étouffés par la marée qui brisait à tribord.

Tout à coup il nous sembla entendre derrière nous un bruit lointain : on eût dit une rumeur de voix confuses et de gens en mouvement. C'était sans doute notre ennemi que nous venions de dépasser et qui ne se doutait pas que nous fussions si près de lui. Nous respirions à peine. La rumeur lointaine s'accrut pendant quelques moments, comme si le vent eût pris plaisir à la rendre plus distincte, et nous entendîmes même une sorte de cri perçant et impérieux. Nul d'entre nous n'en put comprendre le sens; il me sembla seulement que le pilote était effrayé et disait tout bas à mon père qu'on avait crié : « Manœuvre à babord ! »

— « Non, dit mon père, impossible qu'ils nous aient vus. »

Et tout rentra dans un morne silence.

Pendant ces moments de cruelle anxiété, personne n'avait quitté le pont. Mon père décida enfin que la moitié de l'équipage irait prendre un peu de repos. Nous avions fait, dit-il, tout ce qui était en notre pouvoir; nous devions maintenant nous abandonner entre les bras de la Providence. Il me prit par la main pour m'emmener avec lui dans sa cabine. Celle-ci n'était éclairée que par les fenêtres de la poupe, et il fallait descendre quelques marches pour y arriver. Au bas de l'escalier, on tournait à droite et l'on entra dans la chambre.

Au moment d'y pénétrer, je vis mon père s'arrêter tout à coup sur le seuil, le visage livide et les yeux fixés avec effroi sur un objet qui concentrait toute son attention. La stupeur lui avait ôté à la fois la parole et le mouvement. Sa main étreignait la mienne avec un frémissement convulsif.

Je découvris sur le champ la cause de cette agitation extraordinaire. De la voûte de la cabine pendait une lampe d'argent qui brûlait nuit et jour devant un gracieux tableau, représentant l'archange Raphaël, patron du navire, qui conduit par la main le jeune Tobie. Ce tableau était placé entre les deux fenêtres de la poupe. Le soir et dans les jours de forte houle on fermait et l'on barricadait avec soin les lourds panneaux des fenêtres. Par suite d'un oubli fatal cette précaution avait été négligée ce jour-là. Il était donc très-probable que notre tentative de salut n'avait fait que hâter pour nous le moment de la ruine. Cette lumière, l'ennemi avait pu l'apercevoir lorsque nous étions près de lui; ainsi s'expliquait naturellement le bruit confus que nous avions entendu, et surtout le mot que le pilote affirmait avoir distingué au milieu du tumulte.

Il n'y avait pas un instant à perdre, si nous voulions échapper à une catastrophe immédiate.

Mon père, redevenu maître de lui-même, ferma précipitamment les deux panneaux. Puis, s'élançant sur le pont, il ordonna de virer de bord. Nous gagnâmes le vent par la proue, et, présentant aux vagues notre flanc de babord, nous suivîmes une route de bouline, afin de nous dérober au plus vite à l'ennemi.

Celui-ci comprit qu'il courait risque de laisser échapper la proie dont il se croyait assuré, et fit aussitôt une décharge de ses canons de chasse. Une lueur rougeâtre sillonna un instant l'obscurité de la nuit, et deux fois les vastes solitudes de l'Océan retentirent. Une partie de notre poupe vola en éclats, et mon père tomba foudroyé à mes pieds. Il ne lui fut pas donné d'adresser à son fils un seul mot d'adieu au moment de franchir le seuil de l'éternité.

Je ne me rappelle rien de plus de cette nuit terrible, car je tombai évanoui sur les restes sanglants et inanimés de l'auteur de mes jours.

Le *Saint-Raphaël* réussit à se sauver, et le second du navire aborda près d'un village de cette côte, pour me remettre entre les mains des seuls parents qui me restaient.

CHAPITRE II.

Orphelin à l'âge de dix ans, j'arrivai en 1814 dans le bourg qui était le berceau de ma famille. Je fus présenté à deux oncles respectables. L'un, frère de ma mère, était un digne et vertueux prêtre. L'autre, mon oncle paternel, était un honnête propriétaire, vivant simplement, avec sa femme et une fille du même âge que moi, du revenu d'un modeste héritage. Il avait dans le bourg une maison qu'il habitait, avec un jardin potager, et à une demi-lieue de distance, un clos de vigne. Mes deux oncles me reçurent à bras ouverts. Il fut convenu que le frère de mon père se chargerait des frais de mon entretien, et mon oncle maternel de ceux de mon instruction. En conséquence je fus installé dans la maison du premier, à la réserve toutefois que j'irais tous les dimanches dîner chez le second.

Il serait difficile de trouver deux hommes aussi honorables et cependant d'un caractère aussi différent que mes deux oncles. L'un, le prêtre, était expansif, affable, bienveillant et plein d'indulgence pour tous, et tout le monde le chérissait. Mon oncle paternel, au contraire, était réservé, austère dans ses principes et d'un abord glacial. Il parlait à peine. Jamais il ne donnait un ordre à sa femme, à sa fille, ni même à la servante. Il se contentait d'un geste, et si on ne le comprenait pas, il faisait lui-même ce à quoi les autres auraient dû penser. En revanche, il n'était jamais nécessaire de lui rien demander. Sachant parfaitement ce dont chacun avait besoin dans la famille, ou il l'accordait d'avance, ou il semblait le tenir en réserve pour le temps opportun. Le jour où j'entrai chez lui, je trouvai, dans la chambre que l'on m'assigna, une petite bibliothèque qui pouvait, je crois, me servir pour toutes les carrières que j'eusse voulu embrasser. Au rayon du milieu était attaché un écriteau où je lus ces mots : « Lever à cinq heures en été, à six heures en hiver. Prière. Etude. On m'apporte à déjeuner. Je vais en classe. Dîner à midi. Promenade en hiver. Classe. Promenade en été. Etude. A sept heures prière et souper. »

A ce règlement j'ajoutai de mon plein gré l'obligation de cultiver un petit jardin attenant à la maison, et par lequel je devais passer pour aller de ma chambre dans l'autre partie du bâtiment.